

LITTÉRATURE Rencontre au Locle avec une jeune auteure ukrainienne.

«Quand je n'écris pas, je souffre»

STÉPHANE DEVAUX

Son nom en entier, c'est Senikobylenko. Mais on se contentera de Senik. Eugenia Senik, jeune et pétillante Ukrainienne de tout juste 30 ans, en résidence d'artiste à la Luxor Factory au Locle, où, au calme et loin des troubles qui secouent son pays natal, elle travaille à son quatrième roman. L'écriture? Plus qu'un métier, une vocation pour celle qui se décrit comme «un soldat de l'art».

Est-ce par opposition à la situation militaire en Ukraine qu'elle recourt à cette image? La révolution de 2013 et 2014 l'a en tout cas fortement marquée. Elle a vu de jeunes manifestants tomber. «Dans ces moments-là, on comprend que la vie est très courte. Je me suis vraiment dit que je devais suivre ma vocation, car j'avais reçu la vie en cadeau.»

«Je dois suivre ma vocation, car j'ai reçu la vie en cadeau.»



EUGENIA SENIK
AUTEURE
UKRAINIENNE

Une vie qui n'est pas simple pour autant. Eugenia a grandi dans le nord-est du pays, dans la province de Lugansk. Dans cette région du Donbass aux mains des séparatistes pro-russes, connue pour son industrie minière et sidérurgique. Mais, contrairement à ses parents («je n'ai plus vu mon père depuis trois ans et je ne sais pas si je vais le revoir un jour»), elle n'y vit plus. «J'ai quitté Lugansk avant la guerre, à cause

de l'art justement.» Direction Lviv, tout à l'ouest du pays, considérée comme la capitale artistique de l'Ukraine. Elle y passe six ans. Depuis septembre dernier, elle réside à Kiev. «Mais je suis souvent à l'étranger. Je voyage juste avec une petite valise», rigole-t-elle.

Au centre Emmaüs

Dans les Montagnes neuchâtelaises, par exemple. La première fois qu'elle y a mis les pieds, c'était en 2012. Au centre Emmaüs de La Chaux-de-Fonds. «J'étais bénévole chez Emmaüs à Lviv. J'ai notamment écrit des textes pour leur journal. C'est gratifiant de savoir que ce qu'on a écrit va aider des compagnons qui vont vendre ces publications dans la rue.» Là, elle rencontre Emmanuel de Fallois, responsable de la communauté de La Chaux-de-Fonds. «Il était venu nous expliquer comment nous organiser. C'est fou comme tout est bien organisé, ici en Suisse! En plus, on dit les Suisses fermés, qu'on a de la peine à établir le contact avec eux. J'ignore d'où vous vient cette réputation. Moi, en tout cas, j'ai toujours rencontré des gens ouverts ici.»

Frontières mentales

Et puis, Emmaüs, à La Chaux-de-Fonds, c'est le monde en miniature. Tout le contraire de ce qu'elle a connu dans son pays natal. «Nous sommes encore très fermés et conservateurs. C'est vrai qu'en Ukraine, vous croisez moins souvent des gens d'autres cultures ou d'autres couleurs de peau. Il y a peu d'Africains chez nous. Si nous voulons nous ouvrir au monde et nous rapprocher de l'Europe, nous devons changer nos frontières mentales et apprendre à devenir plus tolérants. Mais cela ne peut se faire qu'à petits pas.» A la révolution, que prônent certains de ses amis plus radicaux, Eugenia oppose une évolution, plus lente mais moins violente. «Je le répète souvent à mes amis, un arbre, pour pousser, va mettre 20 à 30 ans. Pas juste cinq minutes...»

Au Locle, la jeune femme ap-



Eugenia Senik, 30 ans, née l'année de la catastrophe de Tchernobyl. Hélas, la situation de l'Ukraine, son pays natal, s'est encore sérieusement détériorée depuis. Cela renforce encore davantage son besoin d'écrire et de témoigner. CHRISTIAN GALLEY

précie la tranquillité qui lui permet de travailler à la rédaction de son roman de manière soutenue. Un récit qui s'inspire de parcours de vie brisés, tels qu'elle en a rencontré chez Emmaüs. «L'histoire de gens 'différents', qui ont perdu leur maison, leur famille, qui ont quitté la société 'normale', qui se sont confiés à moi parce que j'ai travaillé avec eux. Au fil du temps, ils acceptent de te parler, un lien de confiance s'établit.»

Comme boire ou manger

En 2012, lorsqu'elle a commencé à recueillir ces témoignages, la romancière ne se doutait pas que ces histoires rejoindraient la sienne propre. La faute à la guerre. «A cette époque-là, on ne s'imaginait pas que ça allait nous arriver. On ne savait pas ce que c'était...»

Le silence s'installe. Son regard se voile légèrement: «Oui, la

guerre m'a cassée, mais elle m'a aussi rendue plus forte. Malgré mes cauchemars, je veux pouvoir donner le meilleur. Et le meilleur, pour moi, c'est de pouvoir écrire. Si

je ne peux pas écrire, je souffre. L'écriture, c'est essentiel pour moi, comme boire ou manger.»

Elle espère publier son roman avant la fin de l'année. En ukrai-

nien, bien sûr, mais pourquoi pas aussi en français. «J'aimerais bien qu'il soit traduit. Ce que j'écris ne parle pas qu'aux Ukrainiens, mais à tous les humains.»

Eugenia Senik en trois mots-clés

LES LANGUES Eugenia Senik jongle avec les langues comme d'autres avec des balles ou des massues. Elle en parle six: l'ukrainien, le russe, le polonais, l'allemand, l'anglais et le français. Après des études de philologie et de linguistique en anglais et ukrainien, elle donne régulièrement des leçons d'allemand. Elle s'est mis en tête d'étudier l'hébreu et le yiddish. «J'aime travailler avec les langues; j'aurais pu faire un doctorat, mais j'ai renoncé pour me consacrer à l'écriture.»

LES LIVRES Procureur, le père d'Eugenia a aussi un statut d'intellectuel. «Il y a toujours eu beaucoup de livres à la maison», se rappelle-t-elle. Tellement que les amis de la famille préten-

daient que, s'il les vendait, il aurait pu s'offrir une Volga, grosse berline russe appréciée de la plupart des dignitaires du régime. Mais il a toujours préféré les livres à la voiture...

LE CALME De longues plages d'écriture, des promenades en forêt: la jeune femme goûte à la tranquillité de sa résidence locloise. Impossible en Ukraine, affirme-t-elle. «C'est dans notre mentalité, nous aimons parler de tout. Nous pouvons facilement passer une heure au téléphone.» Avec ses parents, elle communique via Skype. «Je me rends compte combien leur situation est délicate. Et je ne peux rien changer. C'est dur parfois d'écouter sans pouvoir agir...»

PREMIER MARS Commémoration des Armes-Réunies.

Musique, civisme et amitié

Indissolublement liée à l'histoire neuchâteloise, la Musique d'harmonie Les Armes-Réunies a commémoré, vendredi au cercle de la rue de la Paix à La Chaux-de-Fonds, le 169e anniversaire de la République.

Il y a 169 ans...

Il y a 169 ans, au matin du 1er mars 1848, 700 à 800 hommes armés, menés par Fritz Courvoisier et Ami Girard partent de La Chaux-de-Fonds pour marcher sur Neuchâtel, rappelle le président Christophe Bolle. «En fin de journée la ville est occupée, le château est pris et le soir vers 21h le premier Conseil d'Etat républicain de l'histoire neuchâteloise tient sa première séance.» Et d'ajouter: «Le canton de Neuchâ-

tel réussit alors là où le reste de l'Europe échoue. Nos prédécesseurs nous ont légué ce que nous avons de plus précieux, sachons apprécier notre chance.»

Qu'en est-il 169 ans plus tard?, interroge Marc Arlettaz, conseiller communal invité à porter le toast à la patrie. «Rassembler nos forces: voilà la clé du succès», poursuit Marc Arlettaz. «Nous devons partager cette confiance en l'avenir. Cette unité cantonale doit se construire lentement par des attentions, par un respect constant entre régions. Régionalisme n'est autre que l'expression d'une frustration.»

La Musique d'harmonie est composée actuellement d'une quarantaine de musiciens dirigés par Ludovic Huguélet. L'anni-

versaire de la République est aussi le moment de rendre hommage aux jubilaires, médaillés, aux membres méritants. Instants évocateurs suivis par Giovanni Torcivia, président d'honneur des Armes-Réunies et membre de la fondation, par Serge Tosato représentant de l'Association cantonale des musiques neuchâteloises. Le registre des bois a offert une douce sérénade. L'assemblée s'est retirée sur les paroles de l'hymne neuchâtelois. **● DENISE DE CEUNINCK**



TÉLÉVISION Le présentateur de la RTS au CIP à Tramelan.

Patrick Fischer décrypte «TTC»

Taux hypothécaire, crise des subprimes, évasion fiscale... C'est un fait. Pour les non-initiés, le monde économique n'est pas toujours des plus accessibles. A la tête de l'émission télévisée grand public de la RTS «Toutes taxes comprises» («TTC»), le journaliste neuchâtelois Patrick Fischer s'est vu confier la mission de vulgariser les mécanismes de l'économie suisse et mondiale. Sur invitation de la Chambre d'économie publique du Jura bernois et de la Société des auditeurs-télé spectateurs de la RTS du canton de Berne (SRT Berne), le producteur-présentateur aux origines locloises sera de passage au CIP, à Tramelan, demain soir. Il y animera une conférence intitulée

«TTC: comment parler d'économie à 20h».

Patrick Fischer, vous produisez et animez «TTC» chaque lundi soir depuis dix ans. Etes-vous un crack de l'économie?

Pas vraiment. Je n'ai jamais suivi de formation économique et je dois avouer qu'au départ, je n'y connaissais pas grand-chose. Ce sont les circonstances qui ont fait que je me retrouve à «TTC». Alors que je travaillais pour l'émission «Mise au point», on m'a proposé de changer de crémerie et de relancer le magazine économique de l'époque, «Classe éco», sous une autre forme. Comme tout bon journaliste généraliste, je me suis alors formé à la matière sur laquelle

j'étais appelé à travailler. Mais aujourd'hui encore, je n'en connais pas toutes les subtilités.

Avec «TTC», vous avez la volonté de rendre le monde économique accessible. Quelle est votre recette?

Notre approche est décomplexée. Nous proposons notamment des séquences didactiques et ludiques, à l'instar de notre concours boursier. Et surtout, nous parlons de la réalité des gens, pas de grandes théories universitaires. **● CBU - RÉD**

INFO

Infos pratiques: «TTC: comment parler d'économie à 20 heures?», demain à 18h au Centre interrégional de perfectionnement (CIP) à Tramelan.